

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENDREDI, 26 JUIN 1846.

No. 41

## LE PEUPLE, PAR M. MICHELET.

M. Michelet, qui a déjà acquis une triste célébrité, par son attitude guerroyante contre les Jésuites et par ses vaines déclamations, vient d'entreprendre l'apologie du *Peuple*, dans l'ouvrage qui porte ce nom. Cette nouvelle production à la fois vaporeuse et romantique, est digne du genre de talent bien connu de l'auteur.

D'abord il faut savoir que le livre de M. Michelet est plus qu'un livre, c'est lui-même, comme il le dit dans sa préface, en dédiant son livre à M. Edgard Quinet, à raison d'une belle harmonie qui règne entre eux, attendu qu'ils vivent du même cœur, comme on l'a appris depuis longtemps par leurs communs efforts à propager certaines doctrines qui n'ont jamais été indiquées dans le programme officiel du collège de France. Il prie de la manière la plus touchante son ami intime de vouloir bien agréer sa dédicace, en lui disant : *Recevez ce livre, parce qu'il est vous, parce qu'il est moi ;* manière toute nouvelle de s'exprimer, comme chacun pourra s'en apercevoir facilement.

Après cette petite scène sentimentale, M. Michelet nous apprend le motif qui l'a déterminé à parler au Peuple ; il descend des hauteurs de sa position, et par un sentiment d'humilité très-louable, il dit qu'il a partagé autrefois les souffrances et les travaux du peuple, et que c'est de là que provient toute l'autorité de son livre : *J'ai travaillé de mes mains, dit-il ; le vrai nom de l'homme moderne, celui de travailleur, je le mérite en plus d'un sens : avant de faire des livres, j'en ai composé matériellement ; j'ai assemblé des lettres avant d'assembler des idées ; je n'ignore pas les mélancolies de l'auteur, l'ennui des longues heures.* Cette préface apprend encore au lecteur, que ce livre, M. Michelet l'a fait de lui-même, de sa vie, de son cœur ; il est sorti de son expérience ; il l'a tiré de son observation ; il l'a ramassé sur les routes ; le hasard aime à servir celui qui suit toujours une même pensée. Ainsi, d'après la préface de M. Michelet, il est bien constaté que M. Quinet est lui, et que lui, il est M. Quinet ; on voit aussi que tous les ouvriers imprimeurs doivent être très-honorés d'avoir en M. Michelet un ancien camarade ; quant au moi qui domine dans la préface comme dans tout l'ouvrage, il se trouve là pour mendier l'admiration du public. Voilà, pour le début, ce qui paraît tout d'abord de plus remarquable.

Examinons maintenant le corps de l'ouvrage ; il n'a pour base qu'une exagération démesurée du mérite du *Peuple* ; les hommes du progrès s'accordent aujourd'hui à ne voir de force, de mérite et de vertu que dans le peuple, flatterie aussi fautive que dangereuse. M. de Lamennais traduit l'Évangile pour exalter le peuple ; selon lui, " C'est le peuple qui conserve la tradition du devoir, de la société ; le peuple qui relève les nations lorsqu'elles s'affaissent, qui les renouvelle lorsqu'elles déclinent ; le peuple qui a formé le règne de Jésus-Christ, et qui le développera ; le peuple par qui naîtra l'ère nouvelle dont les pouvoirs du passé, en proie aux terreurs d'une fin prochaine, déjà saisis des affres de la mort, voudraient étouffer le germe divin." N'y a-t-il pas quelque danger à entrer ainsi les choses ? N'est-il pas à craindre que le peuple, séduit par ces éloges exagérés, ne cherche un jour à s'élever au-dessus de ses flatteurs, en les foulant à ses pieds ?

M. Michelet pense comme M. de Lamennais ; il place comme lui tout le mérite dans le peuple : " Ce qui l'a toujours frappé le plus dans sa longue étude du peuple, c'est que, parmi les désordres de l'abandon, les vices de la misère, il trouvait une richesse de sentiment et une bonté de cœur, très-rare dans les classes riches. Tout le monde, au reste, a pu l'observer ; à l'époque du choléra, qui a adopté les enfans des orphelins ? Les pauvres ? "

On s'étonne que M. Michelet, célèbre professeur d'histoire, connaisse si peu l'histoire de son temps. Il est vrai que quelques honnêtes ouvriers ont recueilli chez eux, au moment où sévissait le fléau dévastateur, d'infortunés orphelins, qui appartenaient à leurs parens ou à leurs amis. Mais qui a établi, dès le premier moment d'alarmes, des maisons de secours pour les orphelins ? Qui est monté en chaire à St. Roch pour solliciter les aumônes des riches en faveur des malheureuses victimes du fléau ? Qui a eu le bonheur de recueillir en leur faveur, pendant plusieurs années, jusqu'à 30,000 fr. et plus pour l'œuvre éminemment charitable des orphelins par suite du choléra ? Qui les a visités avec bonté ? qui a sagement pourvu à leur avenir ? Tout le monde le sait : Mgr. de Quélen, de pieuse et charitable mémoire. Comment un professeur chargé d'instruire la jeunesse, peut-il avoir oublié ces éloqu岸tes paroles prononcées au milieu d'un auditoire aussi nombreux que choisi : " Non, disait le vénérable prélat, l'épée d'Hérode et de

ses satellites ne fut ni plus méurtrière, ni plus cruelle envers les innocens de la Judée, que ne l'a été pour notre pays le talon glacé de ce tyran inflexible, pour me servir des expressions de l'Écriture, qui, du sein de la fièvre et voluptueuse Asie, tombant à l'improviste sur les royaumes et les empires, vint en personne et sans émissaires, se promener dédaigneusement sur nos têtes, écrasant sous son pied de fer nos parens, nos amis, nos familles, sans distinction d'âge, de sexe, de rang, de fortune ; sans avoir égard aux plaintes de Rachel, aux gémissemens de Jacob, aux lamentations de Rama, aux cris de Béshtéem, à la consternation d'Israël en effroi ! "

A l'exemple de M. de Quélen, une foule de pieux et généreux pontifes ont aussi volé au secours des orphelins, des malades et de tous ceux qui invoquaient avec tant d'empressement les consolations de la religion ; de zélés pasteurs, des prêtres dévoués, de charitables Sœurs se sont distingués par leur dévouement ; des médecins courageux, des riches en grand nombre sont venus prêter assistance à tant de malheureux frappés par le fléau. En présence de tels faits, que devient l'assertion de M. Michelet ?

Une chose très-curieuse pour ses lecteurs, c'est de lui entendre dire que la France est un *dogme*, une *papauté*. Il nous serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer la pensée du savant professeur, tant elle nous paraît obscure et indéchiffrable ; nous le laissons donc parler lui-même : " Rome n'est nulle part qu'ici (en France) ; dès saint Louis, à qui l'Europe veut-elle demander justice, le pape, l'empereur, les rois ? La papauté théologique en Gerson et en Bossuet, la papauté philosophique en Descartes et en Voltaire, la papauté politique, civile, en Cujas et Dumoulin, en Rousseau et Montesquieu, qui pourrait le méconnaître ? Rome eut le pontificat du temps obscur, la royauté de l'équivoque ; et la France a été le pontife du tems de lumière." Qui se serait attendu à voir un professeur du collège de France, placer la papauté dans Voltaire et Rousseau ? il faut en convenir ici, à force de vouloir dire du nouveau, on tombe souvent dans l'absurde.

Nous avons cherché dans le livre de M. Michelet, avec une sorte d'anxiété, l'expression de ses sentimens religieux. Après avoir placé la papauté dans Voltaire, où placera-t-il la religion ? Nous avons trouvé qu'il la mettait dans le père et la mère de famille ; voici comment : " Que la mère prenne l'enfant à la saint Jean, quand la terre accomplit son miracle annuel ; quand toute herbe est en fleur, quand vous voyez la plante qui monte de moment en moment. Qu'elle le mène en un jardin, l'embrasse, et tendrement lui dise : Tu m'aimes, tu ne connais que moi ; eh bien, écoute, moi je ne suis pas tout, tu as une autre mère. Nous avons une mère commune, hommes, femmes, enfans, animaux, plantes, tout ce qui a vie, une mère tendre qui nous nourrit, toujours invisible et présente, aimons-la, cher enfant, embrassons la de cœur.

" Un autre jour, plus tard, quand l'homme s'est un peu fait en lui, son père le prend. Grande fête publique, grande foule dans Paris. Il le mène de Notre-Dame au Louvre, aux Tuileries, vers l'Arc de Triomphe. D'un toit, d'une terrasse, il lui montre le peuple, l'armée qui passe, les baïonnettes frémissantes, le drapeau tricolore. Il se penche et lui dit : Tiens, mon enfant, voilà la France, voilà la patrie. Tout ceci c'est comme un seul homme. Ceux qui passent là-bas, qui sont armés, ils partent, il s'en vont combattre pour nous ; ils laissent là leur père, leur vieille mère qui auraient besoin d'eux. Tu en feras autant ; tu n'oublieras jamais que ta mère est en France."

Voilà ce que M. Michelet intitule *Dieu dans le Père et dans la Mère*, En lisant ces paroles, on est tenté de demander à l'excentrique professeur, s'il a écrit ces pages dans un moment où il rêvait ? Dans toute cette poésie, on cherche en vain des idées, on y trouve que de fades et vaines déclamations. Est-ce bien là la manière de former l'enfance ? Pourquoi ne pas parler de Dieu ? au lieu de dire que la terre est notre mère, pourquoi ne pas apprendre à l'enfance que c'est Dieu qui nous nourrit, en faisant germer les moissons dans nos champs ? Est-il bien difficile de faire comprendre à l'enfance que le soldat qui se dévoue pour ses frères, doit puiser sa force et son courage dans la charité que lui recommandent les livres saints, et dont Jésus-Christ a donné l'exemple, en mourant sur la croix pour le salut des hommes ? Il nous semble que cette manière d'envisager les choses est bien préférable au langage sentimental de M. Michelet : le patriotisme inspiré par le christianisme vaut bien, ce nous semble, tout ce civisme païen.

Il faut en convenir, la France serait bien à plaindre si elle n'avait pour